

24 décembre 1703. Les Cévennes ensanglantées par les mercenaires de Louis XIV sont blanches de neige, jusqu'à l'horizon. On dirait qu'en cette veille de Noël, la nature païenne se soit faite la complice de l'espérance et de l'innocence chrétienne - qu'elle ait voulu recouvrir le sang répandu sur le seuil des maisons et la noirceur des ruines incendiées de cette douceur bleuâtre et immaculée...

Du côté de l'Hospitalet, entre Le Pompidou et Florac, se trouve une "borie" de lourdes lauzes, avec sa bergerie et ses trois lucarnes qui surveillent l'étendue du plateau. Là-bas, vers le sud, l'échine puissante de l'Aigoual arrête la vue. Au nord-est, celle du Lozère, abrupte, étincelle sous le ciel pur et glacé.

Devant la porte, brûle un grand feu. Quelques dragons se réchauffent, battent la semelle, croisent leurs bras en cadence, l'arme à portée de main. Il y a aussi quelques chevaux dont l'haleine fume dans l'air calme et froid.

Hier, ces hommes ont participé à des actes de répression sanglante dans les fermes isolées des environs. Quelques camisards ont pris la fuite, d'autres ont été tués en voulant défendre leurs femmes. Les fermes ont été incendiées, les femmes et les enfants laissés sur place, stupéfiés ou sanglotant au milieu des ruines. Trois hommes ont été fait prisonniers. Ce sont des paysans qui n'ont pas soixante ans à eux trois. Des hérétiques de bonne souche, pris les armes à la main, et refusant d'apostasier, c'est à dire qu'ils préfèrent mourir à renier leur foi calviniste. Pour les dragons, trois fanatiques qu'on va pendre.

Ils sont enfermés dans cette borie en attendant que le gros de la troupe arrive, qui doit relever les dragons ceux-ci, lassés de brûler des fermes et d'étriper des paysans, vont sans doute aller ripailler du côté de Florac, noyant leurs remords, qui ne sont pas bien grands,



dans ce vin âpre et noir, bien à la ressemblance de ce rude pays.

Le soir tombe. Le froid brûle les visages. La troupe tarde; les sept ou huit dragons qui sont là commencent à donner des coups de pied dans le feu: passer la nuit de Noël en plein vent, à garder trois camisards, ce n'est pas très folichon. Les mercenaires rêvent de jambon et d'une bonne flambée dans un âtre.

Très vite, la nuit est là. La troupe, retardée par quelque embuscade, a dû rester sur place, dans la vallée il faut faire son deuil de la fête, et se contenter d'alimenter le feu: par ces nuits pures où le ciel est criblé d'étoiles il fait un froid de glace, surtout à pareille altitude.

- On ne va pas se casser la tête à garder toute la nuits ces parpaillots: on n'a qu'à la leur casser à eux et déguerpir d'ici sans rien dire à personne, propose une des brutes.

Bien qu'on ait affaire aux créatures les plus coriaces du royaume, la proposition ne paraît pas trouver d'écho dans la petite troupe. Peut-être parce qu'il y a des grâces spéciales du ciel, une veille de Noël...

Le sous-officier qui commande les dragons est allé tout à l'heure entrouvrir la porte de la bergerie où sont enfermés les prisonniers. Ils sont couchés dans la paille, les bras repliés contre la poitrine, et ne bougent pas plus que s'ils étaient morts. Ils ont du sang sur les vêtements; l'un d'eux est blessé à l'épaule, mais il ne se plaint pas. Le sous-officier est revenu vers ses hommes, il s'est accroupi devant le feu, et tendant ses mains aux flammes pour se dégourdir les doigts: " Chanut, Verdier, vous prendrez le premier tour de garde. Je vous relaierais dans deux heures..."

Il s'est levé et a rejoint les autres, qui, déjà, enroulés dans une couverture et pelotonnés au milieu du foin, dorment. Ils dorment avec la conscience tranquille des tueurs à gage et des mercenaires. Le sous-officier, lui, ne trouve pas son sommeil, il tourne et retourne



dans le foin pendant ces deux heures, jusqu'au moment où il se relève, faisant signe aux deux hommes de garde qu'il est temps de dormir à leur tour.

Il va s'asseoir devant le feu; il est seul; un vent glacé s'est levé, attisant les étoiles qui tremblent dans le ciel noir. Il pense à Noël - à sa femme et à ses enfants, qui l'attendent, là-haut, dans un hameau du côté d'Orléans. Eux aussi doivent penser à lui en cet instant; ils doivent se demander ce qu'il a fait, où il se trouve, s'il n'est pas blessé, mort peut-être dans cette terrible guerre des Cévennes qui dresse les enfants d'une même nation et d'un même sang les uns contre les autres. D'autres femmes et d'autres enfants doivent, non loin d'ici, se poser les mêmes questions à l'égard des trois jeunes montagnards prisonniers dans la bergerie, et qui vont être pendus, ou envoyés aux galères.

Il lève les yeux et contemple le ciel palpitant d'étoiles: comme un fait exprès, une étoile filante y trace son sillage lumineux, lui suggérant irrésistiblement l'étoile de Bethléem et la légende des Rois Mages. Avec ce souvenir, qui remonte à son enfance, l'écho d'un cantique lui revient, grave, poignant: " Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté..."

Le sous-officier se dresse brusquement et se dirige vers la bergerie où dorment les trois huguenots. Il pousse la porte, pénètre sous les voûtes de pierres, réveille les prisonniers. Il leur parle presque sèchement: " Allez, debout! dépêchez-vous! Ahuris, les prisonniers obéissent, se demandant ce qui va leur arriver. Peut-être va-t-on les exécuter sur place.

Il les pousse dehors, lentement mais fermement, avec un fusil qu'il tient à deux mains devant lui.

Une fois dehors avec les prisonniers, il leur désigne le feu du bout de son fusil:

- Il faut aller chercher du bois tout de suite. Du bois, vous entendez, tout de suite.



Interloqués, les trois hommes le regardent sans comprendre: près du feu, les dragons ont entassé suffisamment de bois pour alimenter ce brasier pendant plusieurs jours. Et contre le mur de la bergerie, sous une voûte, on aperçoit un bûcher, abondamment garni de fagots de hêtre.

- Qu'est-ce que vous attendez, sacré nom... Si vous ne vous dépêchez pas, je vais vous flanquer du plomb dans les fesses.

Les trois hommes se décident, et, soutenant celui d'entre eux qui est blessé, ils s'éloignent sur la neige crissante du plateau.

La forêt est là-bas, à l'autre bout de cette immense étendue qu'ils ont toute la nuit pour traverser. La forêt, leur liberté, leur vie.

A l'aube, le sous-officier prétendit qu'il s'était endormi et que ces chiens d'hérétiques en avaient profité pour lui fausser compagnie.

- Si un jour je leur remets la main dessus...

Il regardait les montagnes bleues monter dans le matin comme si c'était la naissance du monde.

Jean CARRIERE